

Bulletin n° 134

Mars 2014

Prix : 1 €uro

www.campgurs.org



1939

1944

*Gurs, souvenez-vous*

## édito



Depuis plusieurs années nous organisons le 27 janvier, sur le site du camp de Gurs, une cérémonie commémorant la libération du camp d'Auschwitz. A cette occasion nous donnons lecture du message que Simone Veil avait adressé à tous les participants en 2011.

Le 27 avril, « Jour du Souvenir des déportés » ont eu lieu des cérémonies dans toute la France, et donc à Gurs, Memorial National, et il m'a semblé que ce message de Simone Veil constituait un excellent préambule, car il reste d'une actualité brûlante. A.L.

« Les rescapés d'Auschwitz ne sont plus qu'une poignée. Bientôt, notre mémoire ne reposera plus que sur nos familles, sur l'Etat, mais aussi sur les institutions qui en ont fait leur mission, notamment celles en charge des lieux où vous vous trouvez aujourd'hui. Elle sera aussi la source d'inspiration d'artistes et d'auteurs, comme un objet qui nous échappe pour le meilleur et pour le pire. Notre mémoire, surtout, doit être intégrée et conciliée avec l'enseignement de l'histoire à l'école, faisant des élèves comme des professeurs des relais essentiels de cette nécessaire transmission.

Il vous appartiendra de faire vivre ou non notre souvenir, de rapporter nos paroles, le nom de nos camarades disparus. Notre terrible expérience aussi de la barbarie poussée à son paroxysme, flattant les instincts les plus primaires de l'homme comme les ressorts d'une modernité cruelle.

L'humanité est un vernis fragile, mais ce vernis existe. En parlant de ce monde à part que fut celui des camps et de la tourmente dans laquelle les Juifs furent emportés, nous vous disons cette abomination, mais nous témoignons aussi sur les raisons de ne pas désespérer. D'abord, pour certains d'entre-nous, il y eut ceux qui nous aidèrent pendant la guerre, par des gestes parfois simples parfois périlleux, qui contribuèrent à notre survie. Il y eut la camaraderie entre détenus, certes pas systématique, dont les effets furent ô combien salutaires. Et puis, pour cette infime minorité qui regagna la France en 1945, la vie a été la plus forte ; elle a repris avec ses joies et ses douleurs.

Puissent nos rires résonner en vous comme notre peine immense. Notre héritage est là, entre vos

maines, dans votre réflexion et dans votre cœur, dans votre intelligence et votre sensibilité.

Il vous appartient que la vigilance ne soit pas un vain mot, un appel qui résonne dans le vide de consciences endormies. Si la Shoah constitue un phénomène unique dans l'histoire de l'humanité, le poison du racisme, de l'antisémitisme, du rejet de l'autre, de la haine ne sont l'apanage d'aucune époque, d'aucune culture, ni d'aucun peuple. Ils menacent à des degrés divers et sous des formes variées, au quotidien, partout et toujours, dans le siècle passé comme dans celui qui s'ouvre. Ce monde là est le vôtre. Les cendres d'Auschwitz lui servent de terreau.

Pourtant, votre responsabilité est de ne pas céder aux amalgames, à toutes les confusions. La souffrance est intolérable ; toutes les situations ne se valent pourtant pas. Sachez faire preuve de discernement, alors que le temps nous éloigne toujours plus de ces événements, faisant de la banalisation un mal peut-être plus dangereux encore que la négation. L'enseignement de la Shoah n'est pas non plus un vaccin contre l'antisémitisme, ni les dérives totalitaires, mais il peut aider à forger la conscience de chacun et chacune d'entre vous. Il doit vous faire réfléchir sur ce que furent les mécanismes et les conséquences de cette histoire dramatique.

Notre témoignage existe pour vous appeler à incarner et à défendre ces valeurs démocratiques qui puisent leurs racines dans le respect absolu de la dignité humaine, notre legs le plus précieux à vous, jeunesse du XXI<sup>e</sup> siècle.»

Simone Veil de l'Académie française



## ..... la vie de l'Amicale

### *Nouveaux adhérents*

- M. Pierre Sanz, d'Aureilhan (Hautes-Pyrénées)
- M. Baylet Claude, Rungis (Val de Marne)
- Mme Boursin Piraud Nadia, Aix en Provence (Bouches du Rhône)
- M. Etchegorry Patrick, Gurs (Pyrénées Atlantiques)
- M. Massanella Jésus, Jurançon, (Pyrénées Atlantiques)
- Mme Miramont Maria, L'Union (Haute Garonne)
- M. Silva Etienne, Gan (Pyrénées Atlantiques)
- Cimade, Pau (Pyrénées Atlantiques)

## ..... rubrique juridique, droits des internés

### **Henri Perez, ancien interné de Gurs, vient de gagner son combat pour la reconnaissance de son statut d'interné politique.**

Depuis plusieurs années déjà, nous sommes en relations avec Henri Perez, ancien interné de Gurs.

Henri Perez a aujourd'hui 81 ans et réside dans un village du sud de la Seine-et-Marne. Il vient de remporter son recours contre l'Office national des anciens combattants (ONAC) qui refusait jusqu'à présent de lui reconnaître le statut d'interné politique au camp de Gurs. Son histoire n'est pas banale et mérite d'être racontée.

Henri est âgé de 8 ans lorsqu'il est interné à Gurs. Il est pourtant né français, en Tunisie, mais le hasard avait voulu que, en octobre 1940, il résidât à Frankenthal, chez ses grands-parents allemands. En effet, atteint par le paludisme, ses parents avaient cru bien faire en l'envoyant se faire soigner chez ses grands-parents, en Allemagne... Hélas, à la fin octobre 1940, le Palatinat est touché par les rafles anti-sémites et il est inclus dans les convois. Il est expédié vers Gurs, avec sa grand-mère et sa tante. Il y reste interné pendant quatre mois, du 25 octobre 1940 au 27 février 1941.

Pendant ces quatre mois, son père multiplie les initiatives pour tenter d'obtenir sa libération, à grand renfort de lettres et d'interventions diverses. Le délai de quatre mois montre bien combien il était difficile, en cette période de toute puissance des préfets, d'obtenir la simple application des lois de Vichy, lorsque celles-ci pouvaient être favorables à un petit interné juif. Car le petit Henri, né français, n'aurait jamais dû être interné. Son origine juive l'a cruellement desservi, ralentissant les procédures de libération immédiate.

Henri Perez se souvient :

*« Ils nous ont envoyés dans un camp français ; c'était une charge de guerre pour la France.*

*Ah ce n'était pas le Club Med' ! Je me souviens des barbelés, des gendarmes français qui nous surveillaient. Le régime carcéral quoi. Il y avait des Républicains espagnols, des Juifs de toute nationalité, sauf français. On dormait sur des paillasses posées sur de la terre battue. Nous étions soixante par baraquement. Sans parler du manque de bouffe, des problèmes d'hygiène. »*



## ..... rubrique juridique

Plusieurs dizaines d'année plus tard, se pose la question du statut juridique d'Henri Perez, le petit interné français du camp de Gurs. En effet, il est l'un des très rares français (le seul ?) à avoir été interné au camp à l'époque de Vichy, sans aucun autre motif que son appartenance à la communauté juive allemande. En tant que français indûment interné, il aurait dû avoir droit à une indemnisation, comme le reconnaît le statut d'interné politique à l'époque de Vichy. Mais peut-il être considéré comme interné politique ? C'est tout le sens du combat qu'il mène depuis plus de trente ans.

En 1977, il adresse une lettre officielle au préfet des Pyrénées-Atlantiques pour exposer son cas. Ce dernier lui répond qu'il ne peut être considéré comme interné politique puisqu'il a été interné par « *simple mesure d'hébergement imposée par les circonstances.* » En outre, Gurs étant situé en « zone libre », il ne peut être considéré comme interné politique.

« *Toute cette hypocrisie m'a énervé. Alors, j'ai attaqué* », déclare Henry Perez. Il trouve l'angle d'attaque à l'occasion de la publication par l'ONAC et par l'Amicale d'une petite plaquette sur l'histoire du camp de Gurs. Mais, laissons-lui la parole :

« *Tout a commencé lorsque l'ONAC (Office National des Anciens Combattants) a édité un dépliant où Gurs était clairement qualifié de camp d'internement, de 1939 à 1945. Mais pourtant, jamais la qualité d'interné politique ne m'a été reconnue. Selon un arrêté préfectoral de 1946, le camp de Gurs était un camp d'hébergement et ce, jusqu'au 11 novembre 1942, au moment de la fin de la zone libre.*

« *Mais Gurs fut aussi une gare de triage car 90% des personnes ont été déportées en train. Beaucoup sont morts sur place aussi, comme en témoignent 1 072 tombes du camp.* »

Le 15 mars 2012, il intente une procédure au tribunal administratif de Melun, sur le territoire de son lieu de résidence. La procédure vise le directeur général de l'ONAC qui, le 19 janvier 2012, a refusé une nouvelle fois de lui attribuer le statut d'interné politique. Le déclic, c'est sa descendance qui l'a impulsé chez Henri. « *J'avais écrit un texte pour chacun de mes cinq petits-enfants, pour leur dire d'où ils viennent et d'où ils ont failli ne pas venir... Ils m'ont dit : « Faut y aller ! »*

Le 27 janvier 2014, le Tribunal administratif de Melun lui donne gain de cause. Henri Perez a la victoire modeste, mais ne peut retenir son plaisir. « *Cette victoire ? Ça me fait plaisir. Emmerder l'administration, c'est mon plaisir ! C'était un combat juste, et je savais que j'avais raison. Cela va faire jurisprudence !* »

Henri ne demande rien de plus. « *Mais ceux qui ont des petits moyens recevront peut-être une pension. Je sais que l'ONAC possède aussi des maisons de retraite à des tarifs intéressants...* »

Dans cette affaire, Henri Perez était défendu par Me Rouquette, son avocat, connu par ailleurs pour avoir attaqué au tribunal l'Etat et la SNCF dans l'envoi des convois de déportés vers les camps. L'avocat précise : « *cette affaire est une première, car je n'ai trouvé aucune affaire antérieure. Ce statut d'interné politique, c'est plus symbolique qu'autre chose. On faisait semblant de croire que Vichy en zone libre représentait encore la République, pas antisémite, etc. Cela met fin à ce discours.* »

L'ONAC ne sait pas encore s'il fera appel de cette décision, mais c'est peu probable.

L'Amicale a demandé à Henri Perez de rédiger un article dans lequel il exposerait en détail les tenants et aboutissants de l'ensemble de l'affaire. Dès que nous serons en possession de son texte, nous le publierons afin que tous nos adhérents soient parfaitement informés.



## ..... cérémonies

Comme tous les ans, une émouvante cérémonie s'est déroulée sur le site du camp le 27 janvier commémorant, à travers celui d'Auschwitz, la libération de tous les camps nazis.

Les élèves du collège des remparts de Navarrenx (Pyrénées Atlantiques), après une visite du camp sous la conduite de membres de l'Amicale, ont allumé les bougies du souvenir dans la baraque reconstituée. Après les discours, une minute de silence clôtura cet instant de recueillement.



## ..... demande d'information sur un peintre espagnol de Gurs

*Le peintre signant sous le nom de « Roquer » a été interné au camp de Gurs en 1939 et 1940.*

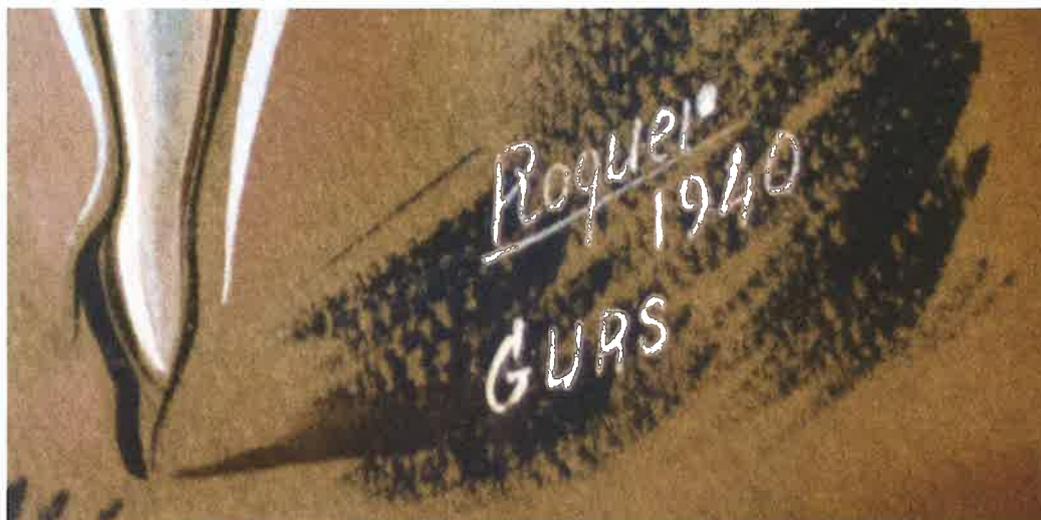
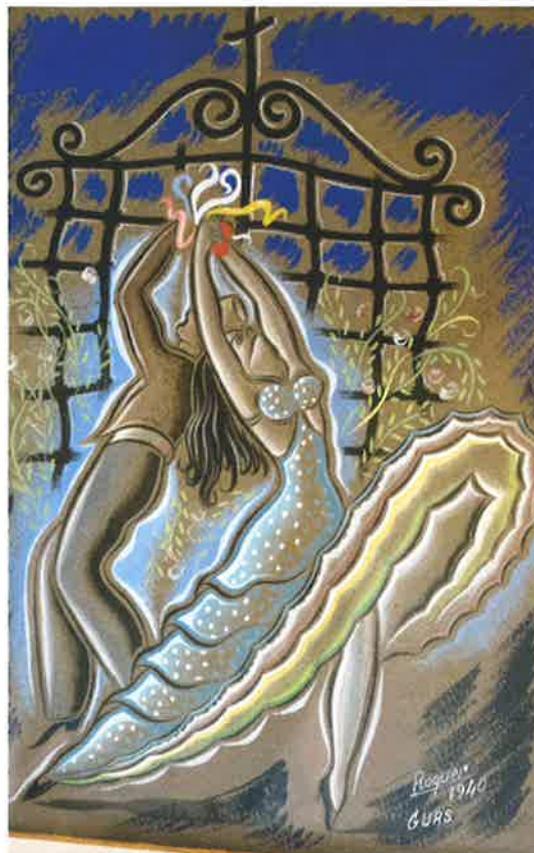
*Qui peut nous fournir des informations à son sujet ?*

Nous recevons de Daniel Rivas, journaliste espagnol, un courrier au sujet du peintre *Roquer*.

M. Rivas ne dispose d'aucune information particulière sur cet artiste, en dehors de son nom (mais s'agit-il de son véritable nom ou de son nom d'artiste ?) et du fait qu'il fut interné à Gurs au moment de la *Retirada*. En revanche, il dispose de plusieurs de ses tableaux, tous réalisés à Gurs en 1939 et 1940.

*demande  
d'information*

Nous présentons ci-dessous deux des œuvres de *Roquer*, ainsi que sa signature.



Aucun des membres de la direction de l'Amicale n'ayant pu fournir la moindre précision à ce sujet, nous nous tournons vers nos adhérents. L'un d'entre vous saurait-il nous fournir quelques détails sur l'identité de *Roquer*, son passage au camp et sa vie après Gurs ? Tout indice, même infime, pourrait se révéler précieux.

Merci d'avance.

## mémoire vive

### Les monuments de Leimen et d'Illversheim

Notre ami Walter Felzmann, de Heidelberg, nous adresse un long article publié dans *Rhein-Neckar-Zeitung*, le 29 octobre 2013. Cet article traite de la déportation à Gurs des juifs du Pays de Bade, le 22 octobre 1940.

Le texte concerne particulièrement la petite ville de Leimen. Il y est rappelé que la déportation a débuté « devant la porte de leur maison », dans les conditions les plus cruelles. Une centaine de résidants juifs ont ainsi dû tout quitter en quelques heures, leurs maisons, leur mobilier, du moins le peu qu'il leur restait encore, leur école, leur vie sociale et professionnelle, pour entreprendre un grand voyage vers l'inconnu, un voyage dont chacun redoutait l'issue fatale. Plusieurs photos sont présentées de ceux et celles « qui ne sont pas revenus », parmi lesquels Karolina et Hugo Mayer (71 et 76 ans), Caroline et Selma Bierig (62 et 38 ans).

L'article évoque également le monument commémoratif de Leimen, en forme de bougie, dédié aux déportés de Gurs. Il se compose, d'une part, d'un gros bloc de pierre sur les faces duquel sont inscrits « Leimen » et « Gurs », et dont les arêtes d'angle prennent l'apparence de larmes et, d'autre part, d'une flamme symbolique. Le thème de la lumière, si important dans la religion juive, figure à la fois l'espoir d'une vie meilleure et la quête de l'éternité.

zur Privat) mit der Hoffungsflamme  
d den vier „Wachstränen“ von Ka-  
rina Bolman, Anastasia Gammer-  
jster und Sahira Kinderknecht. „Wir  
si sehr froh, dass diese drei jungen  
nuen sich mit dem dunkelsten Ka-  
si unserer Stadtgeschichte aus-  
andergesetzt haben“, betont Mi-  
el (Ulrich, Pressesprecher der  
st Leimen. „Und wir sind  
Nkbar, dass somit Jahrzehnte  
h diesen schrecklichen Er-  
nissen die Ermordeten der  
gessenheit entrissen werden.  
f ihnen ein Stück weit ihre  
rie wiedergegeben wird.“  
Vor vier Jahren be-  
nen die  
nals 15-  
rigen  
ulatin.  
wissen-  
oll-  
vie-  
ligen ihre  
herche  
: Thema  
e Juden-  
folgung  
Zeit des  
ionalso-  
mus“.  
s als ver-  
intimäßig  
ple schü-  
lie Pro-  
tarbeit  
ann,  
odete in ein  
stisches  
st uhren-  
liches En-  
ement: In  
Teilnahme  
„Okume-  
nem Ju-  
dprojekt  
anmal.“  
slich, einem  
geswollen Ju-  
dprojekt  
tergrund). Die  
ntklassierinnen bega-  
sich - unterstützt von ih-  
r Klassenlehrer Martin Del-  
is - auf Spurensuche. Wer waren die  
Leimen nach Gurs verschleppten ju-  
den Bürger? Welches Schicksal

an Seit drei Jahren nun steht das Mal-  
mal, das der Leimener Juden gefeiert  
soll, auf dem Gelände der zentralen G-  
denkstätte in Neckarzimmern.  
Der zweite, für Leimen bestimm-  
identische Gedenkstein konnte d-  
son Sommer fertiggestellt werden.  
Pfarrer Stiefen Groß von der eva-  
gelischen Kirchengemeinde Le-  
men unterreicht: „Für dies  
Projekt haben hier vor Ort vie-  
en einen Strang gezogen  
wurde damit etwas angeregt,  
das seit Jahrzehnten fällig war.  
Die deportierten jüdisch-  
Mitbürger erhalten zwar spi-  
äter holländisch, nicht  
spat den ihnen g-  
bürenden  
Platz z-  
nied-  
...  
den Tage  
wurde die  
700 Kil-  
ogramm g-  
wichtige  
Werk mit e-  
nem Hul-  
stungen in  
Rathausfo-  
yer ge-  
bracht. Ur-  
wann es a-  
heutigen  
Samstag  
enthüllt  
wird, den  
geschichte  
dies mal  
nur vor de  
Augen de  
Oberbür-  
germeisters  
der drei G-  
lebermann  
des Mär-  
mals sowi-  
der Vertre-  
ter vom Ku-  
che und Pe-  
litik. Netz  
wird auch  
auch Linda Ziskin  
wird mit ihrem Mann Lu-  
wid, ihrem Bruder Stirk und ih-  
rem Cousin Bruce aus den USA we-  
reisen. Sie hat die Stiefen-Trenkeln von  
Hugo und Karolina Mayer, die einst in de  
Rohrbacher-Straße 2 in Leimen lebten.

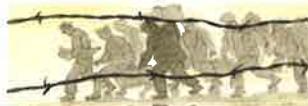
#### Le monument de Leimen

De même, le monument d'Illversheim, érigé en 2010, est longuement présen-  
té. Implanté au centre d'un square, il a la forme de cercle de pierres, autour duquel  
les enfants peuvent aujourd'hui venir jouer.

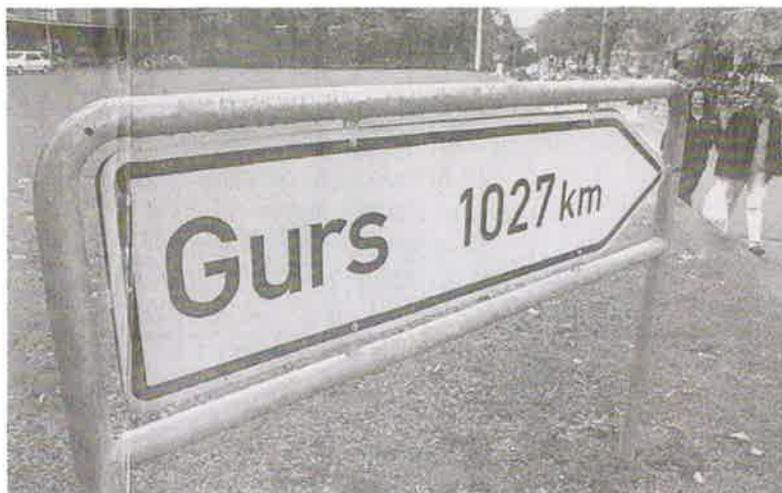
Et puis, à quelques kilomètres de là, au cœur de la ville de Fribourg, le célèbre  
panneau routier indiquant « Gurs 1027 km ».



Pavé souvenir devant la maison d'une famille déportée. Fribourg



*mémoire  
vive*



**Le panneau de signalisation de Fribourg**

Il faut saluer le remarquable travail de mémoire réalisé auprès de la population par les villes du pays de Bade, et pas seulement à Mannheim, Karlsruhe ou Pforzheim. Un travail de fond, orchestré par l'ensemble des municipalités, des plus grandes aux plus petites, relayé par les artistes de la région, et perpétué dans les écoles, lycées et universités. Un travail quotidien et inlassable qui nous apparait comme la première des conditions, pour que ne puisse revenir un jour le funeste temps des délires et des crimes de l'antisémitisme d'état.



**Manteau de déporté oublié sur le pont de la gare de Fribourg  
Sculpture**



## témoignage

*Kathy, Tom et Peter Pfister sont les trois enfants d'Eva Lewinski et d'Otto Pfister. Ils sont nés après la guerre, donc après les événements relatés ici.*

*Ils ont accepté de nous faire connaître un document exceptionnel, que nous proposons à nos adhérents.*

*Ce document est un article d'une vingtaine de pages, intitulé «**Eva Lewinski-Pfister au camp de Gurs, Son voyage et notre voyage** ». Ce texte a été rédigé en anglais par Kathy, Tom et Peter à la suite du voyage qu'ils ont fait en France, en 2011, sur les traces de leurs parents, et notamment à Gurs, Castagnède et les sentiers pyrénéens. Ils ont accepté de nous en fournir un exemplaire, en vue d'une publication dans le bulletin. Nous les en remercions très vivement. La version française du texte a été réalisée par Marie-Hélène Hammen.*

*Nous avons choisi de présenter (en deux parties) dans leur intégralité l'ensemble des passages rédigés par Kathy, Tom et Peter, concernant le camp de Gurs.*



*Eva Lewinski*

Le camp de Gurs, dans le sud de la France, a été maintes fois décrit comme lieu d'internement et de déportation des Juifs vers les camps de la mort nazis entre octobre 1940 et août 1942, et avant cela comme centre d'internement des Républicains espagnols et des volontaires des Brigades internationales.

Notre mère, Eva Lewinski-Pfister, y a été détenue à une autre période de l'histoire du camp, juste après l'invasion de la France par l'Allemagne en mai 1940. Née en Allemagne en 1910, elle avait milité inlassablement contre les nazis pendant plusieurs années, d'abord en Allemagne, puis à Paris où elle vécut en exil entre 1933 et 1940, contrainte de fuir l'Allemagne à cause de ses activités antinazies et de ses origines juives.

Notre visite à l'automne 2011 de l'émouvant Mémorial du Camp de Gurs nous a inspirés à raconter cette partie de l'histoire personnelle de notre mère.



## témoignage

Pour ce voyage, nous avons aussi retracé l'itinéraire de notre mère après son départ du camp. D'où la merveilleuse découverte d'un petit village français où elle et ses compagnes avaient été abritées avec bonté et générosité. C'est ainsi que nous, ses enfants, avons réussi à transmettre la reconnaissance qu'elle avait toujours souhaité exprimer elle-même.

### L'histoire commence le 9 mai 1940

L'histoire commence dans une gare de Paris, où Eva fait ses adieux à un homme partant au Luxembourg pour une dangereuse mission antinazie. Il s'appelait Otto Pfister. Ils s'étaient rencontrés à Paris et étaient tombés amoureux. Né en 1900 dans une famille catholique de Munich, il avait quitté l'Allemagne en 1920, avait vécu et travaillé à Rome comme ébéniste pendant six ans avant de s'installer en France. Il travaillait à Paris, comme notre mère, dans la petite organisation de réfugiés allemands dont la vie entière était consacrée à des activités de résistance antihitlérienne dans les années 30. C'était notre père.



*Otto Pfister, 1940*

Le lendemain, le 10 mai 1940, l'armée d'Hitler envahissait la Belgique, le Luxembourg et la France. La vie d'Eva et d'Otto, comme celle de milliers d'autres, fut soudainement déchirée. Pour Eva, cette réalité prit forme immédiatement avec le décret promulgué par le gouvernement français selon lequel, en tant que citoyennes d'une puissance ennemie, toutes les femmes d'origine allemande vivant à Paris devaient s'enregistrer au Vélodrome d'Hiver (le Vel d'Hiv) dans les trois jours. Ces femmes étaient classées «étrangères ennemies», même si beaucoup d'entre elles participaient à la résistance antinazie. Notre mère, qui avait alors 30 ans, était l'une de ces femmes.

Elle fut internée au Vel d'Hiv avec des centaines d'autres femmes pendant environ une semaine. Elles furent ensuite envoyées en train à Oloron, une petite ville du Sud-Ouest de la France au pied des Pyrénées. A leur arrivée, elles furent acheminées par camions au Camp de Gurs. Elle ne savait pas à ce moment-là qu'Otto avait été capturé le 10 mai et fait prisonnier par les soldats nazis alors qu'ils envahissaient le Luxembourg.



## témoignage



Eva Lewinski (1940)

### Le journal d'Eva

Tout au long de sa vie, notre mère a attaché beaucoup d'importance à l'écriture. Elle avait recours à son journal et à sa correspondance pour exprimer ses pensées les plus profondes, pour essayer de comprendre ce qui lui échappait, pour communiquer avec ceux avec qui elle voulait mais ne pouvait pas communiquer, et pour trouver de l'espoir là où il n'y en avait pas.

Dans le journal qu'elle tint à cette période, elle décrit son expérience sous forme de lettres à Otto, le sachant sans doute en grand danger, voire déjà perdu. Tout précieux qu'il était pour elle, il lui fut pénible de relire ce journal plus tard dans sa vie.

Dans des mémoires rédigées à notre intention avec notre père en 1979, sa description de son séjour au Vel d'Hiv et au Camp de Gurs débute avec ces lignes:

*« Les mois passés dans ces camps étaient tellement chargés d'émotion que même aujourd'hui il est difficile d'y repenser ou d'écrire à leur sujet. Ne sachant pas si j'allais revoir Otto un jour, ne pouvant pas en parler, j'ai tenu un journal dont je vais citer quelques extraits. »*

Nous, ses enfants, lui sommes reconnaissants d'avoir conservé ses anciens journaux, grâce auxquels nous avons tant appris sur cette période de sa vie, et aussi d'avoir décidé d'inclure des extraits des passages sur le camp de Gurs dans ses mémoires, malgré le malaise décrit plus haut.

Lorsqu'elle parle de « ces camps » dans la citation ci-dessus, il s'agit du Vel d'Hiv et du camp de Gurs. Eva rédigea les trois premiers passages de ce journal en français, et les suivants en allemand.

Dans le premier passage, écrit le 18 mai 1940, le lendemain de son arrivée à Gurs, Eva explique son besoin d'écrire, pour elle-même et, indirectement, à notre père absent. Puis elle décrit les heures à Paris qui ont précédé le moment où elle a été arrachée à son domicile et à ses amis, et l'internement au Vel d'Hiv, ses craintes au sujet d'Otto, le ressenti horrible de la captivité, d'un monde devenu fou.



## témoignage

« Comme je ne peux pas t'écrire à toi, j'écris pour moi, dans l'espoir pas encore mort que cela sera un jour pour nous. Une toute nouvelle expérience est cette vie ici pour moi. Les dernières heures avant de partir étaient dures, très dures. L'idée de ne plus te voir, de ne plus pouvoir vivre avec toi, de ne rien savoir sur ton sort, me pesait terriblement. Alors montait en moi le besoin de m'oublier, ou plutôt, de me retrouver dans la musique. Une demi-heure avant le départ, Stern était là; Hanna aussi, Nora. Et je jouais. D'abord le Mozart que tu aimes tant. Fermeté, tendresse, beauté, tout revivait en moi; je te voyais assis dans le fauteuil, redresser la tête, me regarder avec des yeux aimants, lorsque commence l'air final, dans sa grande sérénité. Ensuite Beethoven, et finalement le largo de Haendel. Les larmes tombaient, le cœur me faisait mal, beaucoup mal. Après l'adieu de Mousy, de Hanna, ce sentiment de se séparer de ceux avec lesquels beaucoup de choses t'unissent, et où, au fond, la séparation n'en est pas une.

Et après, dans la foule immense de gens, en faisant la queue. La personnalité se fond dans la collectivité - je n'ai jamais senti cela avec cette intensité avant. Les préoccupations personnelles retombent dans le fond de ton être, et tu es tout empli des soucis de tout le monde, de l'humanité. Il reste quelque chose d'irréel dans ma façon de réagir, un bruit sourd dans les oreilles, comme si tout était rempli de coton. Et c'est la nuit que ma vie à moi commence à remonter, ou encore à d'autres moments de la journée, lorsqu'une femme reçoit une lettre de son mari. Alors j'aimerais être toute seule, me laisser aller à moi, à toi. Cela passe après, lorsque les tâches pressent trop autour de moi.

Où es-tu en ce moment? Tout cela serait tellement plus facile si je savais quelque chose de toi. »

Dans le passage suivant, daté du 31 mai 1940, Eva revient sur les trois semaines écoulées, décrivant d'abord ses réactions et son expérience au Vel d'Hiv, puis son départ de Paris, prisonnière, vers une destination inconnue:

« Trois semaines déjà dure cette vie, depuis que tu es loin. De semaine en semaine, cela devient plus dur à supporter, la seule chose qui me tranquillise, c'est que mon entourage ne s'aperçoit pas de grand' chose, qu'on me tient pour quelqu'un de calme, d'équilibré.

Trois, quatre étapes dans ces trois semaines.

La première, ton départ, le jour après, l'affreuse nouvelle de l'invasion, et toute la semaine suivante pleine de cette angoisse sur ton sort, sur le sort de l'humanité. Elle est encore remplie du sentiment chaud de se tenir les coudes, les soucis communs ouvertement communs de tous.

Ensuite notre départ: s'effondre dans la nouvelle collectivité du Vel d'Hiv. Le bruit est si grand, les voix humaines si multiples que tout s'y perd - moi-même incluse presque - comme dans une mer immense. Parfois, en fermant les yeux, je me crois au bord de la mer loin, loin de ce qui m'entoure. Là déjà, nous n'avons plus le droit de participer à ce qui se passe en dehors de notre collectivité: les journaux nous sont interdits. On en trouve quand même et, effrayées, nous nous disons l'une à l'autre les nouvelles qui ne cessent d'empirer. Resterons-nous là, dans le piège quand le pire arrive? Quelles possibilités avons-nous d'agir nous-mêmes pour échapper au sort de la souris que frappe la patte du chat? Voilà les questions auxquelles nous essayons de trouver une réponse tant soit peu satisfaisante.

Au moins ne sommes-nous pas sans nouvelles de nos amis de Paris: paquets, lettres arrivent, des gens venant du dehors nous racontent ce qui se passe - nous ne nous sentons pas coupées du reste du monde. D'ailleurs on est poli avec nous, fait ce qu'on peut avec le peu de moyens dont on dispose. On fait de nouvelles expériences avec les hommes, on trouve de très chics types, dans la grande majorité, même des



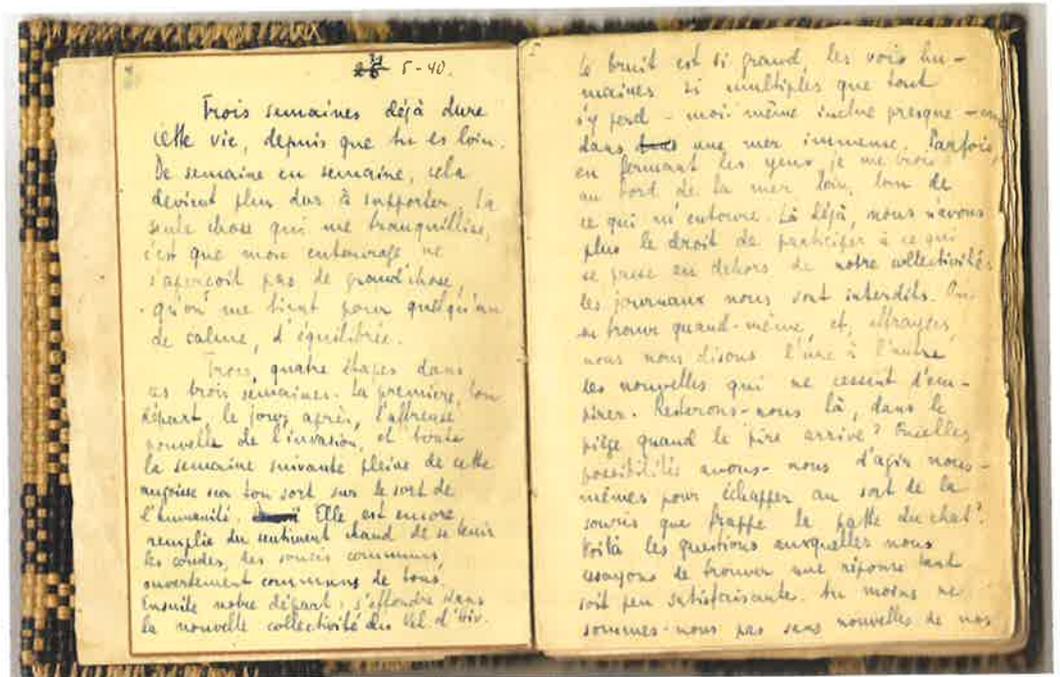
## témoignage

gens assez sympathiques, qui ne perdent pas la contenance. Il y en a d'autres naturellement, et on a l'impression que beaucoup changeront vite et deviendront comme des espèces de bêtes lorsqu'il s'agit du bout de viande qui commence à devenir rare. Mais enfin, tout est supportable, sauf l'atmosphère de grande tension politique, et la sensation d'être impuissamment livré à l'adversaire.

Après une semaine, soudainement la nouvelle du départ vers le midi. Soulagement à côté de grande stupéfaction: la grande majorité ne s'était pas rendu compte de la gravité de la situation et a un réveil brusque. Nous sommes contentes de partir.

Le voyage est beau, la nuit fatigante, mais le grand matin le pays dehors si calme, si paisible - un vieux paysan qui laboure sur la terre, des enfants, des arbres, des fruits qui poussent - on croit à peine à la réalité de la guerre, au fait que nous sommes des prisonniers.

Personne ne sait où nous mène le train. »



Le passage daté du 31 mai 1940

Dans le passage suivant, daté du 1<sup>er</sup> juin 1940, Eva poursuit sa description du voyage vers le Sud, et se rend compte qu'elles vont être internées au Camp de Gurs. Elle se demande et demande à Otto, comment cela est possible et ce qu'il est devenu:

« Sur la carte que nous avons heureusement prise avec nous, nous suivons le chemin et, peu à peu, l'impression se précise qu'on nous envoie quelque part dans les Pyrénées. Beau, ce premier aspect de la haute montagne - je ne peux pas empêcher la tristesse de monter en moi; le souvenir de nos belles et pures vacances est trop vivant.

Enfin, après 19 heures de voyage, arrêt à la gare d'Oloron. Des grands camions nous attendent. Debout nous partons, toujours vers une destination inconnue. Les gens du village se sont rassemblés; au bord des rues ils assistent à ce défilé des éternels errants. Ils ne nous regardent pas avec bienveillance. Savent-ils que la situation de laquelle ils souffrent tous n'émane vraiment pas de notre faute? Eprouvent-ils une idée du sort tragique de la plupart de ceux qu'ils huent ?

Et tout d'un coup nous savons où nous allons, nous le voyons sur une pierre de route : Gurs ! Et peu après se dessine l'immense rangée de baraques, derrière le fil

## témoignage

barbelé, derrière les soldats baïonnettes au canon, et nous sentons que nous allons rejoindre ceux qui ont laissé leur sang pour la liberté. Tu imagines, toi que j'aime tant, quelle triste amertume me remplit. Nous n'avons vraiment jamais ménagé nos forces. Notre vie n'était pas facile. Nous avons tout accepté, les plus gros risques. Pour ce travail tu es je ne sais pas où, tu n'es peut-être plus. Et malgré tout cela nous sommes des prisonniers. »



**Vue du Camp de Gurs depuis le château d'eau, 1940-1941.**  
US Musée de l'Holocauste. Avec l'autorisation de Hanna Meyer-Moses

Ce qui suit est une série d'extraits des passages de son journal sur la vie dans le camp, sa profonde tristesse et son inquiétude au sujet d'Otto:

« 2 juin 1940. Aujourd'hui dimanche. Robe propre, foulard propre. Beaucoup de soleil, ciel bleu, lumineux, petit vent frais et doux. D'autres camions de prisonniers sont arrivés ce matin, avec des femmes et des enfants. Nous avons couru jusqu'aux barbelés pour les accueillir chaleureusement. De vieilles femmes avec des balluchons et de grosses couvertures noires; beaucoup d'enfants; puis aussi des femmes et des jeunes femmes de ma génération, en habits de ville. Lorsque nous leur avons demandé d'où elles venaient, leur réponse: du Luxembourg! Otto! Si tant de gens étaient encore capables de fuir, étais-tu parmi eux? J'ai le cœur lourd; les barbelés me séparent de ces gens qui peut-être auraient pu me fournir des indications sur ton sort.

Dans l'après-midi, je me suis mise à écrire, assise sur une souche d'arbre à côté d'une baraque. Il fait plus frais. La joie suscitée par l'arrivée des gens du Luxembourg est retombée. Aujourd'hui les baraques n'ont pas l'air aussi grises que d'habitude. Les nombreuses femmes et jeunes filles aux vêtements colorés, assises ou allongées ou marchant çà et là - toutes plutôt détendues aujourd'hui - (celles qui sont tristes sont restées dans les baraques) - ces gens donnent presque une impression d'insouciance. Mais uniquement à qui ne regarde pas de plus près. Derrière le rire, même celui des plus jeunes filles, se cache l'inquiétude. Quant aux plus âgées, elles ne sont plus capables de rire.

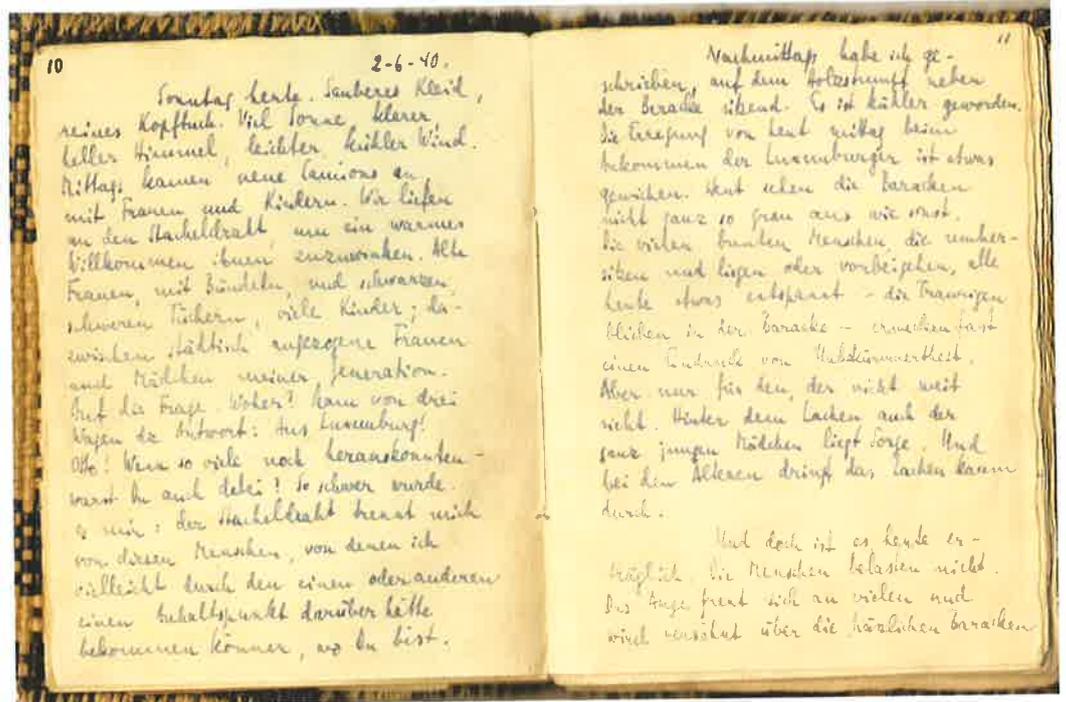
Et pourtant cette journée est supportable. On ne se tourmente pas. Le regard se réjouit de beaucoup de choses et se console des affreuses baraques et des latrines sordides . . . Quel contraste avec la semaine grise et froide qui est derrière nous. Jamais de ma vie, au cours d'aucune nuit, je n'ai entendu la pluie comme ainsi sur mon dur sac de paille. Avec un acharnement cruel les gouttes de pluie ont martelé le toit de la baraque... sans cesse, tout au long de la nuit. J'avais parfois l'impression qu'elles me martelaient directement le cerveau. Pendant des heures, le désir d'être anéantie par cette pluie, d'être emportée, à jamais. Comment la vie va-t-elle continuer? Sans la possibilité de participer au cours des choses, sans mission importante.



## témoignage

Et sans toi. Pour la première fois de ma vie, me voici parvenue à un point où je ne distingue plus de chemin devant moi...

Il fait frais à présent. J'ai encore envie de lire, puis dans la soirée de marcher dans la rue entre les baraques et d'essayer d'apercevoir les montagnes au-delà des barbelés et me réjouir à leur vue. Je me demande s'il y a une lettre de toi au courrier ce soir. Otto, mon Otto, je suis avec toi, d'une manière ou d'une autre.



Le passage daté du 2 juin 1940

5 juin 1940. Avant-hier, je me suis assise contre le grand côté de la baraque, la tête renversée et j'étais seule avec le ciel et les étoiles, un ciel pur sans les fissures des silhouettes des baraques, des latrines ou des barbelés. J'ai pour compagne une étoile au cours de ces soirées claires. Elle est plus grosse, plus brillante que les autres, sans doute aussi là depuis toujours. Nos regards, nos vœux se croisent-ils au-dessus de cette étoile? A force de la regarder, je retrouve le calme. Elle est réconfortante comme ta main aimée qui tient la mienne.

Hier soir, j'étais triste et ne me sentais pas bien. Couchée sur mon sac de paille, le cœur battant, les larmes. Soudain, quelque chose comme le parfum d'une prairie près de moi. C'est Hannelore, la jeune fille joyeuse, vive, confiante, qui tient à la main quelques brins d'herbe qu'elle a cueillis dans le petit carré d'herbe entre les barbelés. «Est-ce que tu as reçu la lettre que tu attendais? J'aimerais tant qu'elle arrive vite!» Elle pose la tête sur ma poitrine, pendant un instant, puis elle repart, laissant le bouquet. Merci, chère petite Hannelore!

9 juin 1940. Terrible est la sensation d'être privée de nouvelles, de ne pas savoir ce qui se passe à l'extérieur. Et pourtant pendant quelques heures aujourd'hui j'ai réussi à oublier. A un moment, un beau tableau: le passage des charrettes avec les Espagnols au teint bronzé qui emportent les seaux d'ordures des latrines et chargées d'innombrables enfants accrochés comme des raisins mûrs sur la vigne, le visage radieux de bonheur. Comme c'est bon de voir ces enfants qui semblent capables de trouver de la joie dans les situations les plus pathétiques, insouciant, sans la moindre idée de ce qui va arriver...

10 juin 1940. Hier soir : soupe. Appel. Le beau ballon rouge du soleil couchant. Tours de ronde vers tous les murets de barbelés. Et des nouvelles. Quelqu'un a reçu



## témoignage

un journal et nous apprend que la population devait évacuer Paris au plus tard mardi, sauf obligation officielle. Quelle perspective cette nouvelle nous apporte! Et de plus, ne pas savoir, ne rien savoir de ton sort, ni du sort de l'Europe me pèse. Le cœur lourd, je vais sur mon sac de paille. Le ciel avec les contours de la lune dessinés en filigrane, et les étoiles si lointaines, étaient paisibles et belles. J'aurais préféré rester dehors - le sommeil ne vient pas facilement ces nuits-ci. Et la baraque étroite remplie de tous ces gens dont la souffrance s'exprime plus clairement dans leur sommeil, avec les gémissements de leur subconscient, qu'en plein jour - tout cela est comme un cauchemar...



**Reconstitution d'une baraque au Mémorial du Camp de Gurs. Les prisonniers étaient entassés et dormaient sur des sacs de paille. Ils étaient obligés de sortir et de grimper un escalier menant à une longue et étroite plateforme pour faire leurs besoins à travers des trous pratiqués au-dessus de seaux placés en-dessous.**

16 juin 1940. Dire que nous continuons à vivre en dépit de tout ce qui nous assaille! La prise de Paris est une question d'heures; les trains de réfugiés sont bombardés; les troupes allemandes sont près de Troyes, au sud-est de Paris; un dernier appel vers l'Amérique. Notre cœur devrait s'arrêter de battre; pendant une fraction de seconde, le sang nous remonte à la tête - et puis on continue à vivre, à manger du pain et de la soupe de pois. Il est impossible d'imaginer ce qui se passe en ce moment. Impossible à concevoir intellectuellement, ou à ressentir physiquement. Me voici assise ici au soleil, mince et hâlée; je vois des barbelés, des forêts et des montagnes; j'étudie l'histoire de France, j'apprends le vocabulaire anglais; je dors, je mange - il est incongru que ce soit là ma vie... Alors qu'une destruction effroyable est imminente, on nous a jetés par dessus bord, ballast superflu. Est-ce la fin? Nous continuons à lutter, nous nous efforçons de sortir de ce piège; mais l'atmosphère de manque d'oxygène psychologique dans laquelle nous sommes contraints de vivre est de plus en plus suffocante, presque intenable. »



## témoignage

Ce passage était le dernier du journal d'Eva au camp de Gurs. Dans le texte de ses mémoires, elle revient sur ces passages, puis raconte comment elle est parvenue, avec d'autres, à obtenir leur libération du camp:

*« C'était, comme on le voit bien dans ces notes, une vie étrange, faite de solitude, de camaraderie, de très peu d'espoir, mais sans pour autant de désespoir total, parce qu'il semblait toujours y avoir un pas de plus à faire pour continuer à espérer un peu. Alors que la France tombait aux mains des troupes allemandes, que ces troupes approchaient de la zone où se situait le camp de Gurs, nous avons fait ce pas: celles d'entre nous parlant bien français ont demandé à voir le commandant français du camp. Nous lui avons expliqué que nous faisons partie de la résistance antinazie, et que si l'on nous gardait ici à la portée des soldats allemands, c'était au péril de nos vies. Nous l'avons convaincu et un comité provisoire a été installé pour trier les internées, relâcher celles dont la sincérité était garantie et leur remettre un certificat marqué du précieux tampon des autorités françaises. »*

La suite de ce témoignage sera publié dans le bulletin de juin 2014.

## brèves

**Marina Ginesta** vient de nous quitter, à l'âge de 78 ans.

Sa photo avait fait le tour du monde dès 1936, lorsqu'elle posait, à 17 ans, en uniforme de milicienne, pour le photographe Juan Guzman. C'était à Barcelone, sur la terrasse de l'hôtel Colon. La guerre civile venait de commencer et tous les espoirs étaient encore permis.

Marina Ginesta était immédiatement devenue, en raison de sa fière allure et de sa beauté, l'icône de toute la jeunesse républicaine et, au-delà d'elle, l'un des symboles de la jeunesse en lutte pour la liberté.

Même si elle n'eut jamais aucun lien direct avec Gurs, nous avons plaisir à évoquer son lumineux souvenir.





## ..... bibliographie

- **Denis Peschanski. *Des étrangers dans la Résistance.*** Editions de l'Atelier et MRN. Paris, 2013, 23 €.

Nouvelle édition, partiellement remaniée, de l'ouvrage publié par l'auteur en 2002, aujourd'hui épuisé en librairie. Rappelons que la plupart de ces étrangers, anciens des Brigades internationales puis héros de la Résistance française, étaient passés par Gurs, en 1939. Parmi eux, Joseph Epstein, Roger Trugman, Robert Endewelt, etc.

- **René Ricarrère. *Les poilus, père et fils. Une famille, la guerre la paix.*** Association d'Orthez et d'oc. Orthez, 2014, 20 €

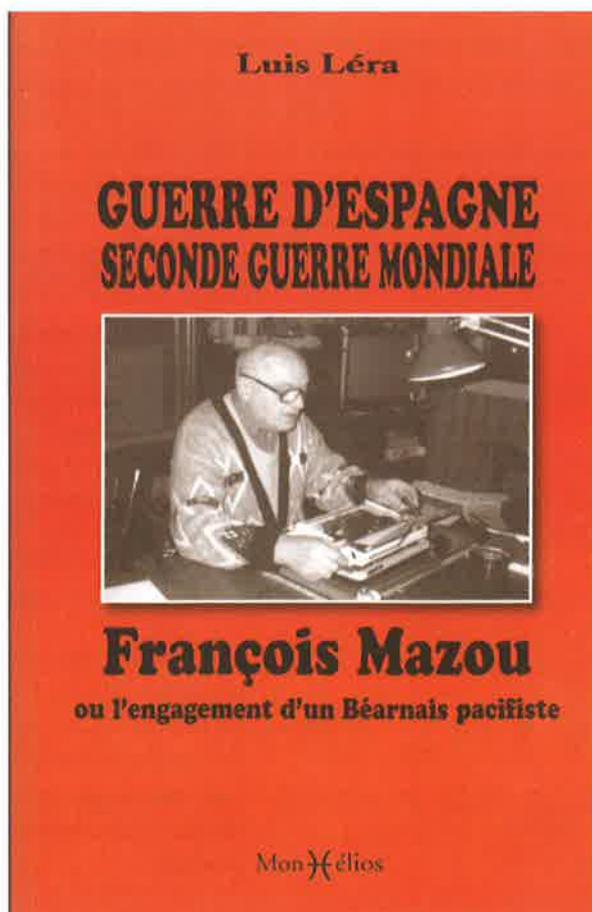
Hommage aux combattants de la première guerre mondiale par René Ricarrère, membre du CA de l'Amicale et ancien maire d'Orthez. Plusieurs allusions à l'histoire du camp de Gurs.

- Collectif. ***L'engagement de jeunes aquitains dans la Résistance (1939-1945).*** Institut d'histoire sociale aquitaine de la CGT, Bordeaux, 2014, 15 €.

Témoignages de plusieurs personnalités. Certains témoins ont croisé directement ou indirectement l'histoire de Gurs ; François Mazou, ancien volontaire des Brigades internationales et l'un des créateurs de l'Amicale ; Carmen et Lucien Blasco ; Pierre Langla, ancien gardien du camp, déporté à Rawwa-Ruska, etc.

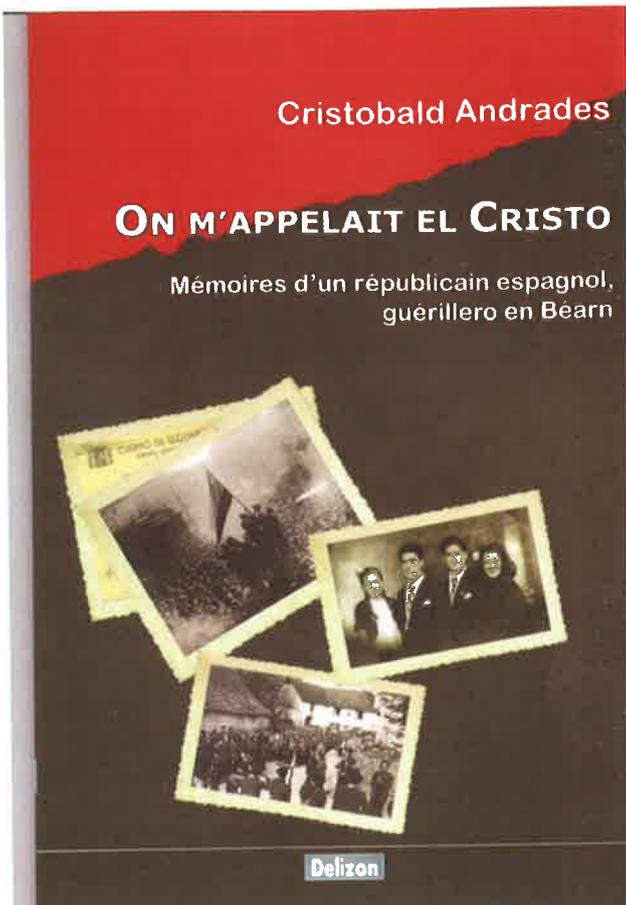
- **Luis Lera. *Guerre d'Espagne, seconde guerre mondiale. François Mazou ou l'engagement d'un Béarnais pacifiste.*** Editions Monhelios 25 €.

Notre ami Luis Lera, membre ancien de notre Amicale, raconte au travers de l'engagement et du parcours de ce magnifique héros, encore trop méconnu, que fut son ami François Mazou (un des membres fondateurs de notre Amicale) ce moment tragique de notre histoire qui commence au déclenchement de la guerre civile d'Espagne pour se prolonger et se terminer à la fin de la seconde guerre mondiale. Une large place est faite dans ce livre à ce que fut l'enfermement à Gurs. En ravivant la mémoire et l'épopée de son ami, Luis Lera répare une injustice, celle qui consiste à ne pas reconnaître, pas encore, à leur juste valeur, les mérites et le courage de ces hommes qui luttèrent toute leur existence pour leurs idéaux.



## bibliographie

- **Cristobald Andrades. On m'appelait El Cristo (les mémoires d'un républicain espagnol, guérillero en Béarn) Editions Delizon 12 €.** Notre ami Cristobald Andrades, qui accompagne depuis si longtemps notre Amicale, raconte dans ce livre, en hommage à ses compagnons de lutte, son Combat, celui d'une vie pour un idéal. Fils de cette terre, si dure aux petits, qu'était l'Andalousie, il défendra sa chère République avant d'entreprendre la tragique Retirada. Il continuera la lutte contre tous les fascismes dans les maquis du Béarn dont il sera l'un des héros. Un fuerte abrazo pour notre ami qui vient de perdre douloureusement son fils.



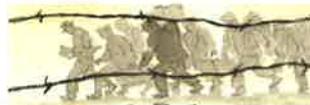
## visites au camp

Parmi les nombreuses visites qui se succèdent sur le site du camp, signalons celles organisées par notre ami Joseph Sola. Monsieur (au sens noble du terme) Sola fut interné, enfant, au camp de Gurs. Toujours bon pied, bon œil, il ne manque aucune des cérémonies commémorant la mémoire de ses compagnons d'infortune et donne largement de son temps pour témoigner auprès des jeunes générations. A titre d'exemple, voici son activité pour le mois de novembre 2013 :

12 novembre : témoignage Association PCPI Mendibil Irun pour 25 élèves.

14 novembre : témoignage à Irun au collège Pio Baroja.

Visite, du Camp avec les accompagnateurs de l'association Bazen-Behin et les professeurs du collège Pio Baroja d'Irun, les 15 novembre avec 60 élèves, 18 novembre avec 60 élèves, 19 novembre avec 60 élèves et 20 novembre avec 60 élèves. Merci Joseph. A travers la figure de notre infatigable ami hasque, nous adressons nos remerciements aux guides bénévoles de notre Amicale qui, par tous les temps, se donnent la mission de transmettre, en particulier aux plus jeunes, les valeurs qui fondent notre Amicale.



## ..... courrier

A la suite de l'annonce du décès d'Arlette Dachary (voir le bulletin n° 133, décembre 2013, page 2), nous avons reçu un courrier de Liliane Hounie, qu'il nous semblé intéressant de porter à la connaissance de nos adhérents.

**Liliane Hounie**, professeure d'histoire désormais retraitée, est une de nos plus anciennes adhérentes. Elle conduisait souvent ses élèves d'Oloron au camp, y compris à une époque où rares étaient les enseignants qui le faisaient. Sa lettre nous fournit de nombreux renseignements sur cette période des années 1960, 70 et 80, pendant laquelle l'histoire de Gurs sortait peu à peu de l'oubli, grâce notamment, à l'action de notre Amicale.

« Suite au bulletin de décembre 2013, j'apprends avec émotion le décès de Mme Dachary. Je l'avais rencontrée à Gurs, ainsi que son mari, qui souffrait de bronchite chronique.

Professeur d'histoire à Oloron, j'ai souvent accompagné au camp de Gurs mes classes de terminale du lycée Jules Supervielle. Mme Dachary répondait avec conviction et émotion à toutes les questions que posaient les élèves. Sa mémoire était intacte sur la topographie du camp, la localisation des baraquements, ainsi que les conditions matérielles de vie des internés. Sa disparition me touche énormément.

A la suite de l'une de ces visites, une de mes élèves avait accepté de relater ses impressions, et son texte avait été confié à l'Amicale pour être publié [dans le bulletin]. Puis, pendant des années, Emile Vallès, très souvent, fut notre guide. C'est ainsi que je fus choisie pour un travail impliquant mes élèves en vue d'un film que devait réaliser FR3 et portant sur tous les camps d'internement, des Pyrénées-Orientales aux Pyrénées-Atlantiques.

Quand j'étais moi-même élève au collège des Cordeliers, les bureaux des salles de classes provenaient du camp de Gurs. Vous rappelez d'ailleurs dans le bulletin que les baraques et le mobilier du camp furent vendus en 1946.

Au début des années 1960, tout ce qui touchait à l'histoire du camp de Gurs était tabou. J'avais interrogé alors Mme Seillé, notre professeur de physique et chimie, sur ce lieu de mémoire et elle avait répondu à mes questions avec beaucoup de réticence. J'avais aussi interrogé mes parents, peu concernés par Gurs, lorsque nous habitions à Gurmençon. A cette époque, l'Amicale n'existait pas et le silence autour du camp était dominant.

L'Amicale a sorti le camp de Gurs de l'oubli et les nombreuses publications, d'une part, les visites scolaires de ce lieu de mémoire, la mobilisation des membres de L'Amicale et les commémorations, d'autre part, entretiennent la mémoire.

En 2008, nous avons conduit nos étudiants de AGTL (animation et gestion du tourisme local) à Salies et à Oloron. Quand nous sommes passés devant le camp, j'ai pris le micro pour évoquer ce lieu de mémoire. Aucun de nos étudiants n'en avait entendu parler.

Il m'apparaît pourtant utile que les élèves connaissent l'existence de ce camp. »

## ..... cérémonie du 27 avril 2014

A l'occasion la Journée **Nationale du souvenir des victimes et héros de la Déportation**, une cérémonie au **camp de Gurs** se déroulera à partir de **15H30** le dimanche **27 avril** 2014.

Venez nombreux.

## Appel de cotisation 2014

Cher(e) adhérent(e) et ami(e)

Notre force c'est notre sociétariat.

C'est votre nombre qui atteste de l'intérêt que vous portez à notre action lorsque nous avons à dialoguer avec nos partenaires financeurs pour la poursuite de nos projets (aménagement de la deuxième tranche, organisation de visites, éditions d'ouvrages...).

Votre contribution nous est absolument indispensable pour nous encourager à continuer.

C'est pourquoi nous vous adressons cet appel, en vous rappelant que la cotisation 2014 reste inchangée à 20 euros, avec délivrance d'un certificat fiscal vous permettant une déduction fiscale. Cet appel étant inséré dans notre bulletin de mars, si entre-temps vous avez déjà renouvelé votre adhésion, veuillez ne pas en tenir compte.

Je vous remercie par avance de votre contribution qui nous aidera à faire vivre la mémoire du camp et je vous adresse mon salut le plus amical.

**André LAUFER,**  
Président

**P.S :** Votre chèque libellé à l'ordre de « Amicale du camp de Gurs » est à adresser à :

**Jean-Claude ETCHEPARE**  
**33 Bd des Couettes 64000 PAU**

Ou par virement bancaire à notre compte :

**BANQUE POPULAIRE DU SUD-OUEST**  
**RUE LATAPIE 64000 PAU**

Code	Banque	Code Guichet	N° de compte	Clé
10907	00030	03019447588		93
International Bank Account Number				

Édité par l'Amicale du Camp de Gurs  
Directeur de la publication : André Laufer

Comité de rédaction :  
Antoine Gil, Claude Laharie, André Laufer

Maquette, Infographie, Photogravure, Impression :  
IPADOUR, Pau

Commission paritaire : 1115 A 07572  
N° Siret : 448 775 213  
ISSN : 0249 9266

Dépôt légal : à parution

## AMICALE DU CAMP DE GURS

Tour Carrère 25 Avenue du Loup  
64000 PAU

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE – CONVOCATION

Madame, Monsieur,

Vous êtes invités à assister à l'Assemblée Générale qui se tiendra au **Complexe de la République à PAU, salle 707**  
**samedi 26 avril 2014 à 16 heures**

Assemblée Générale Ordinaire(\*) :

- Rapport moral
- Rapport financier
- Approbation des comptes de l'exercice 2013
- Renouvellement du tiers sortant des administrateurs
- Questions diverses

Tout candidat à un poste d'administrateur est prié de se faire connaître auprès de Claude LAHARIE quinze jours avant l'assemblée au  
**05.59.27.72.27**

**(\*) Dans le cas où le quorum ne serait pas atteint, la présente tient lieu de convocation à une deuxième assemblée se tenant immédiatement après, le même jour et ayant le même objet.**

En cas d'impossibilité d'être présent, merci de découper ou recopier le pouvoir ci-dessous et le retourner à :

M. Claude LAHARIE 44 Bd Barbanègre 64000 PAU

Je soussigné(e) .....

Donne par les présentes pouvoir à .....

De voter en mon nom à l'assemblée, voter toutes questions inscrites ou qui pourraient demandées à être inscrites à l'ordre du jour, élire tous candidats.

Le .....

Signature :